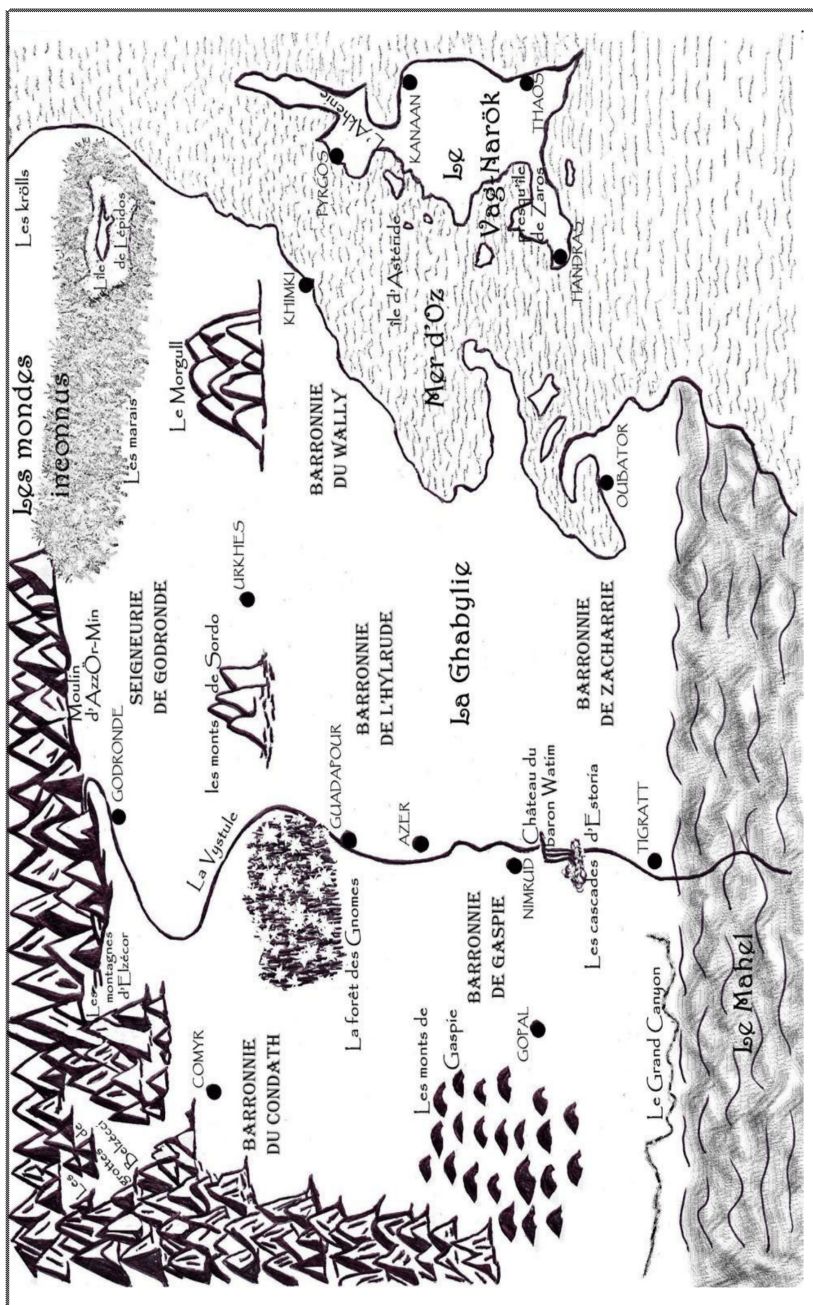




Jean-Marc Demetz

LES TROIS ROYAUMES

Tome 1



MILO

1

*Forteresse de Tigratt – Frontière sud du royaume de Ghabylie.
Une dune a surgi dans la nuit.*

Des millions de grains de sable s'étaient hissés vers le ciel, imperceptiblement, subrepticement, durant la nuit. Quand on découvrit la situation à l'aube, on alla prévenir Vanux.

Une cloque était apparue devant les remparts, elle était énorme. Personne, aucun garde ne s'était aperçu du soulèvement de silice ; le phénomène s'était produit lentement, très lentement, du moins le croyait-on.

Le commandant ne broncha pas d'un cil, comme à l'accoutumée. D'ailleurs, un soldat avait-il décelé une fois chez lui le moindre trouble à l'annonce d'une nouvelle ? Qui aurait pu lire une émotion sur son visage ? Tellement buriné par le soleil du sud qu'il ne portait plus d'âge. Dans ses traits, seul s'exprimait un air de majesté qui indiquait un homme né pour le commandement et qui avait en effet commandé.

Il se présentait d'assez petite taille et de constitution solide. Son col de taureau, large et court, assurait sur la carrure de ses épaules une tête osseuse, taillée à coups de serpe et coiffée de cheveux blancs et ras. Du taureau, il semblait avoir également emprunté le caractère, tantôt nonchalant, tantôt précipité comme saisi de rage. Ce chef vigoureux supportait toutes les fatigues et possédait une grande expérience de l'art militaire.

Vanux se vêtit hâtivement de ses habituelles fripes taillées dans un drap grossier mais toujours correctement découpé, puis, après avoir enfilé son armure, il rejoignit les officiers de premier rang qui s'étaient postés face au mystérieux monticule. Comme tous les jours à cette heure-ci, les rayons rasants du soleil étiraient des ombres pâles sur un versant des dunes, et sur l'autre faisaient luire le sable. Le spectacle qui s'offrait à leurs regards ce matin-là ne ressemblait pas à celui de la veille, car une dune avait surgi dans la nuit. Grande, énorme, imposante au point que les hommes restèrent figés sans rien dire pendant un long moment. Ils semblaient hypnotisés, les yeux rivés sur un monticule neuf, haut comme trois hommes et dix fois plus long. Il était crânement planté là, à un jet de flèche, en pleine quiétude du désert au petit matin, inquiétant.

L'un des officiers rompit le silence en laissant échapper de sa gorge la crainte qui germait dans tous les esprits.

— Qu'a-t-elle pu nous apporter, la lune noire ? lâcha-t-il.

Jamais ils n'avaient eu à en pâtir, mais elle avait si mauvaise réputation, *cette lune noire*. On évoquait à son sujet tant de maléfices que les officiers se disaient que cette dune apparue dans la nuit n'était pas née pour rien. Les soldats vivaient un moment inédit de l'histoire de la forteresse de Tigratt : ils pressentaient une menace, une vraie, bien tangible.

Vanux pensa que la dune allait enfanter quelque chose auquel il fallait se préparer et il envoya vingt hommes enfoncer une fortification de pieux acérés pointant vers l'horizon entre le monticule et les remparts. La besogne ne se passa pas comme d'ordinaire, car les officiers ressentirent immédiatement une fièvre inhabituelle chez ceux qui s'activaient à l'extérieur de la forteresse. Ils s'agitaient dans tous les sens en jetant sans cesse un œil sur la mystérieuse dune. Pendant toute la durée de leur ouvrage, les hommes éprouvèrent une peur lancinante et quand ils revinrent dans l'enceinte du fort, le soulagement se lisait sur leur visage. Ensuite, une fois à l'intérieur des remparts, leur courage fatigué reprit un peu de vigueur en voyant le reste de la garnison qui s'activait vivement, chauffant des chaudrons d'huile, disposant les grandes arbalètes sur les hauteurs et plaçant arcs et flèches entre les créneaux.

Les hommes échangèrent peu de mots lors des préparatifs ; seuls comptaient les ordres. On pressentait que l'apparition d'une dune pendant une lune noire n'était pas de bon augure, alors pas besoin de grands discours quand la crainte des maléfices vous enlace de ses fins tentacules. Agir et vite, c'était ce qu'il fallait.

Pendant que tous s'occupaient, un jeune officier quitta la troupe. Celui-là différait des autres hommes de la légion de Vanux, car sa silhouette dénotait une minceur inattendue pour un guerrier et son manque apparent de robustesse donnait une impression de fragilité. Il traversa la cour centrale du fort et se précipita dans la chambre qu'il partageait avec un autre lieutenant.

— Debout ! cria Rowan en tirant d'un coup le rideau.

Un rai de soleil perça la pénombre et illumina le sol de terre battue. Il vit Milo assis sur le lit la tête entre les mains.

— Il se passe quelque chose, expliqua-t-il. Debout ! C'est le branle-bas de combat.

Milo fronça les paupières et plaça une main devant ses yeux pour atténuer la lumière qui l'éblouissait.

— Ça va aller, répondit-il.

Il se dressa, puis sur la tunique de lin qu'il portait, il plaqua la cuirasse léguée par son père. Son cuir avait été plongé dans la cire d'abeille chaude et s'en était gorgé afin de se rigidifier au point de résister aux flèches. Le jeune lieutenant préférait cette armure pour sa souplesse, sa légèreté et la discrétion du blason qui ressortait sur le poitrail par un simple renflement du cuir. L'emblème représentait une base carrée surmontée de trois pointes. Il se para de son épée et suivit Rowan.

Dehors, sous l'ardeur du soleil, Milo vacilla. Les brumes ténébreuses de la nuit, lascives et agonisantes, quittaient son corps et le libéraient d'une énergie morne qui l'affectait encore un peu. La nuit était finie et il savait que son esprit reprendrait sa place rapidement et qu'il serait d'aplomb pour affronter la fournaise de l'après-midi.

Vanux s'encadra des officiers qu'il appréciait pour la pertinence de leurs avis.

— Que proposez-vous ?

Que pouvait-on entreprendre devant cette masse énigmatique qui fascinait ses subordonnés ? Le commandant n'aurait pas été surpris de n'obtenir aucune réponse, pourtant l'un des officiers proposa d'ausculter la dune. « Faut y aller, préconisa l'intrépide, faut attaquer les premiers ! » Les autres flairaient le piège, ne sachant que dire ni que faire. Vanux opta pour l'attente.

Ensuite ils prirent position sur les créneaux surplombant le long mur du sud face à la dune et au sommet des tours carrées qui se dressaient de deux fois la hauteur des remparts à chaque coin de la forteresse rectangulaire. Elles érigeaient l'emblème du royaume, car, sur chacun de leurs côtés, trois pointes de terre, semblables à celles du blason que portait Milo, se hissaient vers le ciel. Elles étaient visibles des quatre coins de l'horizon et on les appelait les griffes de Ghabylie dans tout le sud.

La fortification constituait un ouvrage réputé imprenable. Elle n'offrait qu'une seule entrée, une seule porte au milieu du grand mur, facile à défendre. Elle était constituée de deux énormes pans de bois. Ces épais boucliers étaient sécurisés en arrière par une impressionnante herse métallique terminée à la partie inférieure par de fortes pointes. Cette machine glissait dans des rainures pratiquées des deux côtés de la muraille au moyen d'un contrepoids et d'un treuil. Ainsi à l'annonce d'un danger, on la laissait tomber comme un couperet.

Postés sur les remparts, les soldats observèrent le monticule pendant les heures où le soleil surchauffait les murs de terre ocre. Sous la chaleur écrasante, la dune restait plantée devant eux dans un désert infini, figée, inerte, si semblable aux autres et pourtant si particulière, toute neuve, toute proche. L'angoisse diffuse ressentie depuis l'aube s'attisait, nourrie par l'attente, le doute et la solitude.

Face à eux s'étendait le Mahel, c'était le nom du désert. Un royaume étranger qu'ils estimaient immuable depuis des siècles et des siècles. Avant l'apparition du monticule, seules les tempêtes de sable retouchaient de temps en temps la crête des dunes, en rehaussant certaines, en rabaissant d'autres, mais vues du haut des remparts, ces modifications n'étaient pas perceptibles.

Face à l'immensité de sable, Vanux cogitait. Ses hommes étaient-ils prêts ? Il en doutait, car jamais les Ghabyles n'avaient livré bataille dans le sud. Leur mission consistait à repousser toute tentative d'intrusion des Mahéliens, mais jamais ils n'en avaient vu ni de près ni de loin. Leur rôle avait été réduit à contrôler la frontière en patrouillant aux environs de Tigratt et jamais le moindre accrochage.

Lui savait que pendant la nuit les choses avaient basculé et que la menace avait surgi devant Tigratt. Il éprouvait un soulagement, car le sentiment que ça arriverait, qu'un jour les Mahéliens attaquaient, ne l'avait jamais abandonné. Cette attente était devenue sa raison d'être et l'idée l'avait porté jusque-là. L'éventualité d'une attaque avait offert un sens à sa mission et lui avait permis de tenir face à un désert morne.

Il avait mûrement réfléchi, car il était inexorable que les Mahéliens veuillent s'emparer de Tigratt à cause de la rivière qui provenait des montagnes et qui coulait en lisière de la place forte. Elle allait se perdre quelque part dans le Mahel et on l'appelait la Vystule. Son eau s'avérait vitale pour le peuple du désert, si importante qu'elle avait été l'enjeu de la paix des braves, car les Ghabyles avaient fait le serment solennel de ne pas la couper tant que les Mahéliens resteraient chez eux.

Mais Vanux doutait fortement de l'immutabilité de la position des Mahéliens, car leur pays se réchauffait un peu plus à chaque cycle du temps et un jour, repoussés par la sécheresse grandissante, ses habitants se verraient dans l'obligation d'étendre leur horizon. Alors comment le roi du Mahel pourrait-il maintenir son peuple soumis à la menace d'un simple filet d'eau que les Ghabyles pouvaient obstruer d'un instant à l'autre ? Comment ne pas vouloir contrôler la Vystule en amont ? Et les terres nourricières qu'elle irriguait ? Puisque Tigratt représentait la porte des gorges qui donnaient accès aux plaines de Ghabylie qui produisaient de vastes champs de céréales. Comment y résister ?

Le roi Mathéus n'avait pas évoqué l'imminence d'un danger lorsqu'il lui avait confié le poste. Bloquer toute tentative d'invasion était la mission du commandant de Tigratt et le roi n'avait rien ajouté. Toutefois Vanux s'était mis sur ses gardes dès le premier

jour, car pourquoi cette tâche n'avait-elle pas été confiée au baron Watim ? Celui-ci n'était-il pas le plus disposé à défendre sa baronnie de Zacharrie, là où se trouvait Tigratt, alors que Vanux était le baron du Wally, une région dans le nord du royaume ? Il avait imaginé que le roi attachait une meilleure confiance à ses capacités guerrières et il s'était préparé à l'attaque depuis sa prise de fonction au fort.

L'instant crucial était maintenant arrivé, mais qu'en était-il de ses officiers ? Sauraient-ils faire face ?

Ceux-ci restèrent à leurs postes et jusqu'au crépuscule, ils scrutèrent la dune et rien ne se passa. Du moins en apparence, parce qu'en fait, le décor avait changé. Certaines vies l'avaient quitté, mais qui parmi les hommes obnubilés par le monticule avait perçu dans l'air chaud l'absence des battements d'ailes des oiseaux et des bourdonnements d'insectes ?

Enfin le soleil se coucha et à l'instant où le dernier rayon s'éteignit, un lieutenant tendit le bras et pointa le doigt.

— Regardez ! cria-t-il.

Le sable venait de vaciller par de légers mouvements.

— Chacun à son poste ! hurla Vanux.

En même temps que les grains de silice coulaient lentement sur le flanc de la dune, les mains se crispaient sur les armes. Soudain, un frémissement houleux fit osciller le sable de part et d'autre de la crête de la dune et la bête surgit.

2

Château de Godronde, cité royale dans le nord-ouest du royaume de Ghabylie.

Le roi Mathéus réunit le cénacle des barons et des chevaliers.

Quelques jours auparavant, Mathéus avait réuni les barons et les chevaliers comme il en était d'usage trois fois par cycle. Ces cénacles constituaient les piliers du royaume, car pour le roi c'était l'occasion d'appuyer sa suzeraineté et rappeler à ses barons leur devoir qui consistait, à leur tour, à retenir sous leur allégeance les rangs inférieurs. Ainsi allait la marche du royaume.

Mathéus régnait sur un vaste pays depuis Godronde situé au nord, aux confins du royaume. Il gouvernait un territoire riche où le commerce allait bon train, mais clos, car bordé de barrières naturelles infranchissables. Jamais un Ghabylyte n'en était parti et tout se passait à l'intérieur du pays ; même les guerres étaient intestines. Chaque fois qu'on s'était battu entre baronnies, c'était parce que le roi avait montré des signes de faiblesse et Mathéus le savait fort bien. C'était loin d'être son cas.

Au nord et à l'ouest du royaume s'élevaient les montagnes d'Elzécor, une immense barrière de pics de pierre. Les hommes ne l'avaient jamais traversée et ils n'y pénétraient pas non plus, mais ce n'était pas pour autant que ces montagnes étaient désertes. On racontait qu'il se trouvait au cœur des rocs des êtres farouches qu'il valait mieux ne pas rencontrer.

Au sud se tenaient les sables surchauffés du Mahel accessibles uniquement par le défilé de la Vystule. On ne franchissait pas la frontière ailleurs qu'à Tigratt, car à l'ouest de la forteresse s'étendait un canyon jusqu'aux montagnes et à l'est la savane était truffée de sables mouvants jusqu'aux côtes de la mer d'Oz.

Tout au nord du royaume, une région de marais hostiles s'étendait jusqu'à la mer. On disait qu'ils étaient infestés de créatures féroces et que de l'autre côté se trouvaient des mondes et des peuples bien étranges. Aucun homme ne pouvait s'aventurer dans cette contrée et rester vivant bien longtemps.

Au cénacle devaient se présenter trois barons et une baronne. Il manquerait Vanux, le baron du Wally, la région du nord-est, celle qui se situait contre les marais et la mer d'Oz.

L'un d'eux, Gwenur, arriva tout guilleret. C'était le baron du Condath, la région du nord-ouest du royaume. Il était de ceux sur qui Mathéus comptait, car depuis sa cité de Comyr, il gardait les défilés qui s'enfonçaient dans les montagnes d'Elzécór. De là pouvaient s'échapper tous types de forces maléfiques, toutes plus terrifiantes les unes que les autres, racontaient les mages. Gwenur avait depuis toujours tenu sa baronnie dans la paix en se montrant très attentif envers les autres. C'était un chef jovial et avenant.

Après une chevauchée de cinq jours avec ses chevaliers, il mettait pied à terre à Godronde, la cité de son roi. Enfin, le château lui ouvrait ses portes. À chaque fois, il éprouvait du respect et de la fierté à venir chez Mathéus, dans ce si grand palais, planté dans le roc au sommet d'un mont, au contrefort des montagnes. C'était un édifice imposant, une demeure seigneuriale dont on voyait à cinq lieues les imposantes murailles. Il se composait de deux grands bâtiments qui abritaient les salles d'armes, de réception et d'intendance ainsi que l'armurerie et la bibliothèque, et au-dessus de l'enceinte s'élevaient deux tours rondes. La première collée au rempart finissait en terrasse et accueillait les lieux de vie de la famille royale. La seconde, au centre, avec un toit conique, plus large et plus haute, abritait les gardes et les guetteurs. C'était le donjon qui servait de dernier refuge aux défenseurs et pour cela il était séparé de la basse-cour par un fossé avec un pont-levis et il ne possédait aucune communication avec les remparts.

Ces bâtisses avaient été montées en pierres blanches. Par contre les remparts sur les flancs du mont étaient construits avec des silex sur une épaisseur de la taille de deux hommes.

Autour s'étendait le village tout en bois de sapin qu'on pouvait facilement incendier en cas d'invasion. S'y trouvaient les habitations des gens du peuple et quelques échoppes, et c'était là que Gwenur passait ses nuits à Godronde, dans les tavernes où la bière se buvait fraîche et où la gueuse se caressait chaude.

Pour le moment il descendait de cheval. Le baron était un gaillard carré, ramassé, plutôt bas sur jambes, à la face rebondie et portant une petite bedaine. Il tenait une réputation de solide luron et était rusé comme un singe, dont il adoptait la démarche chaloupée. Cet homme-là, jamais il n'aurait fait faux bond à l'appel du roi auquel il vouait une fidélité indéfectible.

Une fois pied à terre, il alla saluer les autres barons et plusieurs chevaliers qui constatèrent une nouvelle fois la bonne forme et l'excellente humeur du bonhomme, encore tout émoustillé par sa chevauchée à travers les plaines fleuries et les champs de blé doré.

En attaquant l'escalier qui accédait à la Salle des Justes, Gwenur vit un homme de dos, quelques marches plus haut, et il reconnut sa prestance de grand seigneur, son allure souple et ferme et son chapeau distinctif à deux bosses. Il n'avait aucun doute sur son identité.

— Comment allez-vous, l'ami ? s'exclama-t-il d'un air enjoué.

L'homme de grande taille à la barbe rousse se retourna. Il fit pencher devant lui le grand bâton qui symbolisait son pouvoir et se figea tout net. Que se passait-il ? Gwenur stoppa l'élan qui le portait à sa rencontre, car le visage de Vikhal reflétait un tourment comme il n'en avait jamais vu.

Celui-ci était une personne importante, un Grand Mage, l'un des notables les plus respectés du royaume, celui qui bénéficiait au plus haut point de la confiance du roi Mathéus. D'ordinaire il se montrait affable et restait calme et serein, même au milieu des orages, mais cette fois-ci, droit dans sa longue robe de lin à larges manches qui inspirait l'autorité et le respect, il considérait le baron avec une si glaciale froideur que l'autre n'osait pas lui adresser la moindre parole.

Gwenur fut extrêmement troublé. Quelle signification pouvait-il donner à un tel accueil ? Il tourna la tête d'un côté et de l'autre. Était-il le seul dans l'escalier à avoir perçu l'œil ombrageux du mage ?